

SARAVAH

« ÊTRE HEUREUX, C'EST PLUS OU MOINS CE QU'ON CHERCHE. »

UN FILM DE PIERRE BAROUH

‘ LE FILM CULTE RESSORT
DANS UNE VERSION RESTAURÉE ET SOUS TITRÉE ’
LIBÉRATION

‘ DES INSTANTS MAGIQUES ’
LE MONDE ★ ★ ★

‘ UN TRÉSOR ’
TÉLÉRAMA

‘ UN DOCUMENT EXCEPTIONNEL ’
POSITIF

‘ ENTRAÎNANT ET IRRÉSISTIBLE ’
LES INROCKS

‘ UN MOMENT UNIQUE VÉRITABLE MANIFESTE
DE LA MUSIQUE POPULAIRE BRÉSILIENNE ’
FIP

‘ UN MAGNIFIQUE TÉMOIGNAGE MUSICALE ’
FRANCE INTER

‘ À RIO, LES MUSICIENS ÉTAIENT PLUS BEAUX
QUÉ LES PLUS BEAUX DES ACTEURS ’
PREMIÈRE

‘ DOUCEUR, FLUIDITÉ, SENSUALITÉ :
LA SAMBA VIENT DE LÂME ’
L'OBS ★ ★ ★ ★

‘ BADEN POWELL ET MARIA BETHÂNIA
DANS LA SPLENDEUR DE LEUR JEUNESSE ’
CANARD ENCHAÎNÉ

‘ UN TÉMOIGNAGE INTIME ET IRREMPBLACABLE
SUR L'EFFERVESCENCE MUSICALE DU BRÉSIL DE 1969 ’
LES CAHIERS DU CINÉMA

‘ UNE ODE MAGNIFIQUE À TOUT UN PAYS, LE BRÉSIL ’
LE MAG DU CINÉ

«Saravah», la samba en haut

Débarqué à Rio en 1969 avec sa caméra, Pierre Barouh a saisi l'identité du Brésil à travers la musique devenue matrice du pays. Le film culte ressort dans une version restaurée et sous-titrée.

«**F**aire une samba sans une tristesse, c'est aimer une femme qui ne serait que belle.» La phrase dite par Pierre Barouh dans la séquence d'ouverture de *Saravah* résonne d'autant plus qu'à l'écran défilent les clichés d'un carnaval haut en couleur et trépidant. Les mots sont ceux de Vinicius de Moraes. Et ce choix, tout en contraste, de débiter par la *Samba de Bênção* qui se joue sur un tout autre tempo et à mots feutrés, en dit long sur les intentions de ce film. «*Dissiper les malentendus sur cette musique, provoqués par les impératifs commerciaux*», comme l'écrira quelques mois plus tard Pierre Barouh.

Voix majuscule. *Saravah* en est la version française, née dans l'indolence de la nuit précédant le retour sur Paris de Pierre Barouh, en 1966. A ses côtés, des habitués des doux rivages de Leblon: Baden Powell, Milton Banana et Oscar Castro-Neves. A 9 heures du matin, ils ont couché quelques thèmes sur un magnétophone. Trois ans plus tard, voilà Barouh de retour au Brésil, une terre qu'il fréquente assidûment depuis 1959. Entre-temps, la chanson a été au générique d'*Un homme et une femme* et a donné le nom d'un label où le Français va accoucher quelques disques d'anthologie, sans préméditation ni calcul de petit boutiquier. Quand il débarque à l'hiver 1969 à Rio, il est censé bénéficier du soutien logistique du cinéaste Pierre Kast, venu lui-même



Pierre Barouh a tourné *Saravah* en trois jours. PHOTO ARIZONA

au Brésil réaliser un documentaire sur la mamba et le candomblé. Mais voilà sitôt débarqué à Rio, rien ne se passe comme prévu: «*Pierre Kast me dit qu'ils devaient partir à Bahia samedi et qu'il était désolé*.» Pierre Barouh en bon baroudeur n'était pas du genre à se résigner. Il mobilise l'équipe, pour tourner en commando ce qui va devenir un film culte pour tous les aficionados du Brésil. Soixante minutes tournées en trois jours. C'est peu, ce sera pourtant suffisant pour aller à l'essentiel. Toucher l'âme de la samba, cette matrice du pays-continent qui plonge alors dans les pires années de la dictature. Avec pour guide Baden Powell, le Français part à la rencontre de certains piliers de la samba,

à commencer par Pixinguinha, saxophoniste et compositeur qui fit sensation à Paris dès 1921. Et puis dans une cour, Joao da Baiana qui, armé d'une assiette et d'un couteau, entonne une samba teintée de mamba, esquisse des pas de danse. Une bonne part de la musique afro-brésilienne est là. Ces deux vétérans qu'on reverra réunis une dernière fois pour un Lamento final décéderont dans les années suivantes, emportant avec eux une partie de l'histoire. Cette histoire, c'est aussi celle de Paulinho da Viola que l'on retrouve dans un resto de plage, avec quelques amis et Maria Bethânia. C'est elle qui chante *Coração Vulgar*, une samba de Paulinho da Viola, qui l'accompagne à la gui-

tare, puis *Rosa Maria* interprétée par tous deux, avec tout le resto qui chante en chœur. A cet instant-là, la caméra saisit l'identité du Brésil. La samba, un socle qui parvient à réunir tout un pays. Cette «*musique née de siècles de danses et de douleurs*», Paulinho da Viola pas encore 30 ans en est alors l'une des voix majuscules et l'auteur majeur sous les couleurs – bleu et blanc – de la Portela, une des plus anciennes écoles de samba. «*Une école de samba aujourd'hui, c'est un ensemble énorme mais il y a vingt ans, c'était un petit groupe de gens qui sortaient défilier. Quand ils arrivaient à le faire, ils se faisaient tabasser par la police. Ces marginaux ont peu à peu été acceptés par la société jusqu'à former des défilés de plusieurs milliers de personnes. Mais d'une façon ou d'une autre, ça reste un engagement du peuple envers le peuple*.»

Capté dans l'urgence. Pour ces deux moments d'anthologie, pour aussi celui qui suit lorsque Maria Bethânia en studio reprend guitare-voix *Pra Dizer Adeus* d'Edu Lobo et Torquato Neto, avec Raulzinho, «*deuxième meilleur tromboniste au monde*» dont le solo rappelle combien la samba a pour parent le blues, ce film fait référence. Et ce malgré toutes ses imperfections, à l'image de ce cadre un peu bancal qui renforce l'impression de vivre des moments uniques, captés dans l'urgence. Après des décennies de diffusion chaotique, *Saravah* trouve enfin sa place au cinéma, dans une version enfin sous-titrée dont on regrettera l'absence de traduction des paroles alors même que Pierre Barouh ne cesse d'évoquer la poésie populaire qui innerve la samba. Chacun se devra d'aller s'en faire une idée plus tard, en plongeant dans les œuvres de ces auteurs que le Français cite au moment de conclure. «*Tous ceux-là qui font qu'il est un mot que je ne pourrais plus prononcer sans frissonner, un mot qui secoue tout un peuple en les faisant chanter les mains levées au ciel: Samba!*»

JACQUES DENIS

SARAVAH de PIERRE BAROUH (1 heure).

Quand Pierre Barouh filme la musique brésilienne

Tourné en 1969 à Rio, le film restauré se voit comme un concert improvisé en compagnie de futures légendes

SARAVAH

Il y a des films qui font un bien fou, comme une photo ressurgie du passé qui réussit à ne rien figer, renvoyant juste quelques éclats d'un moment parfait. Ces instants magiques, en compagnie de musiciens et de chanteurs brésiliens, Pierre Barouh (1934-2016) les a captés dans *Saravah* (1969), son premier long-métrage tourné sur le vif pendant le carnaval de Rio, à l'hiver 1969. Pendant une cinquantaine d'années, le film a connu des diffusions « sauvages » et n'est pas sorti en salle, avant d'être restauré tout récemment.

Le titre renvoie aussi au label de musique du même nom que le chanteur et parolier Barouh avait créé, en 1966, faisant découvrir Jacques Higelin, Brigitte Fontaine... Ajoutons qu'il est l'auteur de l'incontournable *Chabadabada* (sur une musique de Francis Lai) qui immortalisa le film *Un homme et une femme* (1966), de Claude Lelouch, et de *La Bicyclette*, interprétée en 1968 par Yves Montand.

Document brut

Le premier plan du film nous embrase, avec ces images de danseurs de samba ivres de bonheur, montées sur l'ultramélancolique chanson *Samba Saravah*, écrite par le poète et diplomate Vinícius de Moraes, dont Pierre Barouh avait fait une adaptation française, avec Baden Powell à la guitare. Une manière de montrer que le carnaval fait office de soupape pour la société brésilienne, alors sous l'étouffement de la dictature depuis 1964. En voix off, Pierre Barouh chante tout bas et nous dit quel-

ques mots des racines de la samba : « On m'a dit qu'elle venait de Bahia/qu'elle doit son rythme et sa poésie à des siècles de danses et de douleurs... »

Sans transition, dans le film, on découvre sur une terrasse Pierre Barouh, visage de jeune premier, évoquant avec le guitariste Baden Powell (1937-2000) les origines

africaines de la musique brésilienne. Tel l'envoûtant *Canto de Yemanjá*, que le fabuleux musicien se met à jouer illico. Et tout le film se découvre ainsi, dans l'improvisation, en compagnie de légendes naissantes (Maria Bethânia, Paulinho da Viola) et d'artistes déjà mythiques, tels le flûtiste et saxophoniste Pixinguinha (1897-

1973) et le chanteur et compositeur Joao da Baiana (1887-1974). Il n'y a qu'à se laisser porter, dans cette œuvre qui relève plus du document brut que du documentaire.

La caméra se glisse entre les instruments, relève quelques détails, l'élégance de Joao da Baiana, le pantalon en lin, immaculé, tombant (en mesure) sur les chaussu-

res bicolores, et son agilité à gratter le rythme sur une assiette avec un couteau... à table ! Voici Pierre Barouh, torse nu, comme le guitariste, compositeur et chanteur Paulinho da Viola : voilà le Français assis dans un restaurant dominant sur une plage avec tous ses amis. En face de lui, le cinéaste a la plus belle vue, la chanteuse Maria

Bethânia, robe bustier rouge et bracelet de coquillages. Quand elle chante, ses mains encadrent son visage, pareilles à deux petites lumières éclairant les yeux...

À côté de Maria Bethânia, Paulinho da Viola évoque l'histoire de l'école de samba Portela, l'une des plus anciennes de Rio, lorsque vingt ans auparavant (dans les années 1940) les gens qui sortaient défilant « se faisaient tabasser par la police ». Puis, avec le temps, dit-il, les écoles de samba ont été acceptées... Surtout, le musicien souligne la dimension populaire du carnaval : « Le peuple s'engage sur une année entière pour créer un spectacle pour ce même peuple. »

Cesont ces petites perles de témoignages, accrochées aux notes de guitares et aux sourires des convives, qui illuminent ce tout juste long-métrage (une heure) que Pierre Barouh a tourné à l'arrache, en trois jours, avant le départ de certains musiciens pour Bahia. Surtout, après réception des rushes, la monteuse Suzanne Baron découvrait, pétrifiée, que le son n'était pas raccord. Mais impossible n'était pas Barouh. ■

CLARISSE FABRE

Documentaire français de Pierre Barouh (1969, 1 heure).



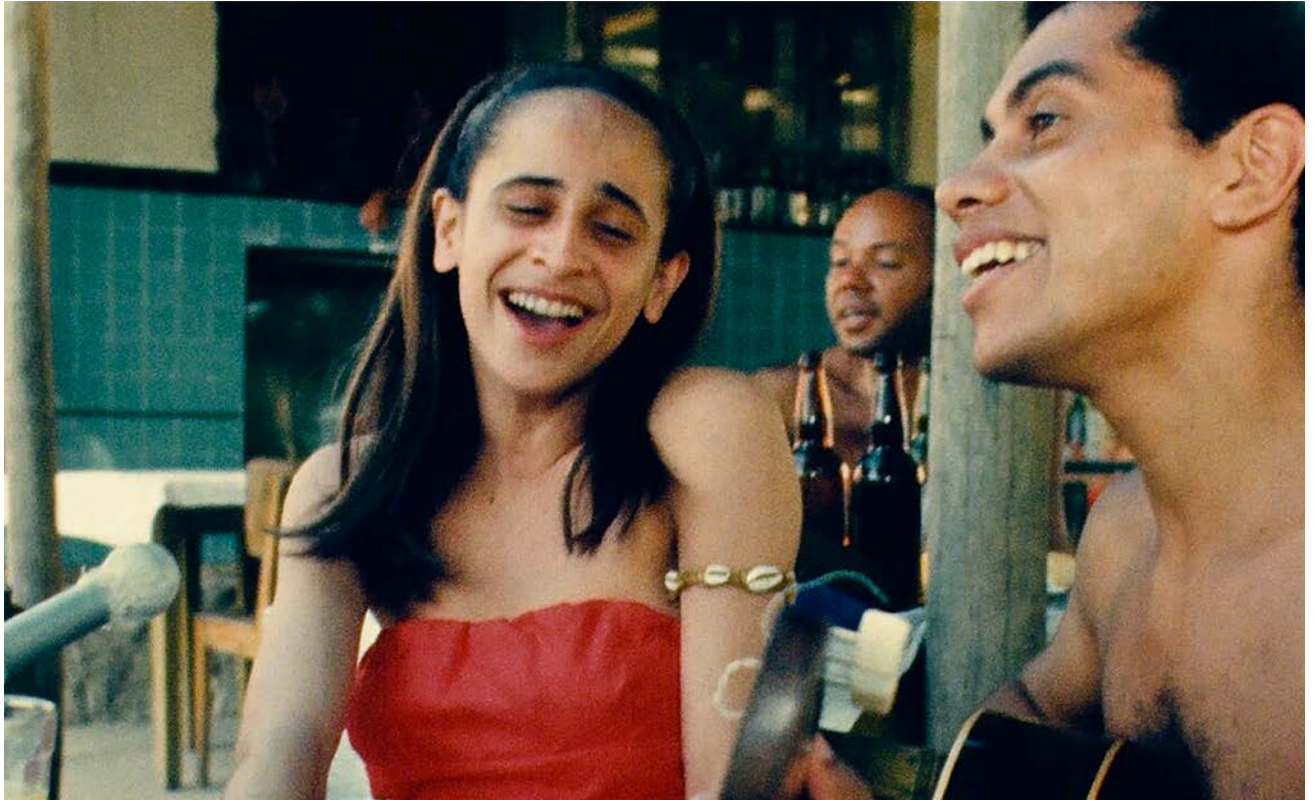
Le saxophoniste Pixinguinha et le guitariste Baden Powell. ARIZONA DISTRIBUTION

DOCUMENTAIRE

Pourtant réprimée durant la dictature au Brésil, la musique explose dans ce film rare, devenu culte.

«C'est mon premier film, tourné au Brésil en 1969. Mon souhait? C'est de vous emmener en voyage avec nous.» Ainsi commence **SARAVAH**, le film de **PIERRE BAROUH**, un documentaire ou, plutôt, un document exceptionnel sur la musique brésilienne, qui sort pour la première fois en salles. Exceptionnel par la concentration de talents qu'il rassemble (le guitariste Baden Powell, le chanteur et saxophoniste Pixinguinha, la chanteuse Maria Bethânia ou les compositeurs Paulinho da Viola et João da Baiana); par sa forme (il fut tourné en trois jours à la faveur d'un tournage parallèle); par sa rareté, puisqu'il fallut attendre plus de trente-cinq ans pour que le film soit édité en DVD en France; mais aussi et surtout par son aura. Il est en effet considéré comme culte au Brésil et par tous les amateurs de samba, de bossa-nova, et les curieux de l'œuvre du parolier, compositeur et cinéaste disparu en 2016. Le film est d'autant plus précieux qu'il aurait pu ne jamais voir le jour, et les bandes, rester dans les placards de la maison d'édition et de production créée au milieu des années 1960 par Pierre Barouh, elle aussi baptisée Saravah, et dont les talents s'appelaient Brigitte Fontaine ou Jacques Higelin. Ce qui rend le documentaire exceptionnel est qu'il a été tourné alors que la dictature militaire sévissait au Brésil, et la musique y était sévèrement réprimée. Faisant de *Saravah* un film militant. Un trésor. Aussi libre et hors norme que fut, sa vie durant, son auteur. — C.B.

| Documentaire, Brésil (1h) | En salles.



Saravah de Pierre Barouh

Complicité musicale
Hubert Niogret

Sortie le 10 juillet 2024

France (1970) 1 h 00. Réal., scén., prod.: Pierre Barouh. Dir. photo.: Yann Le Masson. Son.: Jean-Claude Leoureux. Mont.: Suzanne Baron. Cie de prod.: Les Éditions Saravah. Dist.: Arizona Distribution. Int.: Maria Bethania (chant), Paolino Da Viola (guitare), Baden Powell (guitare), Marcia (chant), Pixinguinha (saxo ténor), João da Baiana, Pierre Barouh.

En 1969, alors que le Brésil vit sous la dictature militaire, Pierre Barouh retrouve le pays qu'il a connu plus de dix ans auparavant. Il a désormais acquis une certaine renommée, grâce entre autres à sa collaboration avec Francis Lai qui a conduit au succès international du film de Claude Lelouch, *Un homme et une femme*. La mode s'oriente vers les musiques chaloupées. Profitant d'une petite équipe sans travail constituée pour un projet de Pierre Kast qui ne se concrétise pas, le chanteur-compositeur-éditeur de musique improvise, en trois jours de tournage à Rio de Janeiro, un documentaire sur la musique carioca avec deux groupes de musiciens connus ou débutants. Pixinguinha et João da Baiana sont les représentants d'une tradition musicale déjà ancienne, tandis que Maria Bethania et Paulinho da Viola sont des membres de la jeune génération en pleine ascension. Maria Bethania, la sœur du chanteur Caetano Veloso, n'est pas encore la grande vedette qu'elle deviendra, mais elle est déjà une remarquable chanteuse. Sa parfaite connaissance de la musique brésilienne lui permet de reprendre à la volée des paroles des chansons du répertoire sur quelques notes égrenées par le guitariste Paulinho da Viola.

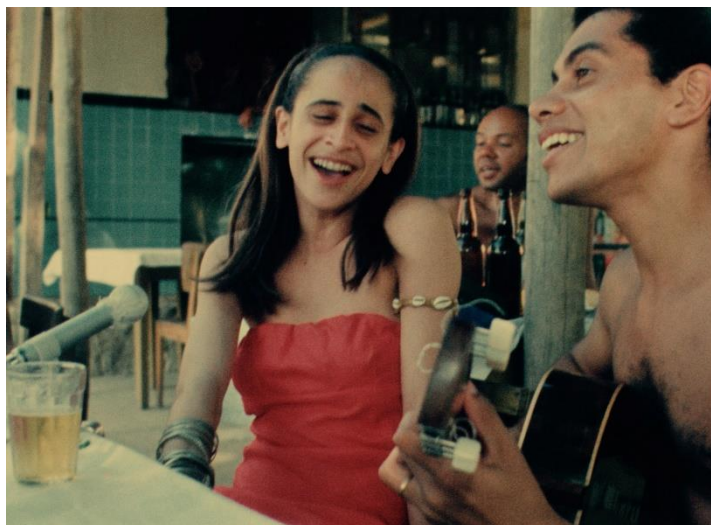
Membre de la jeune génération en pleine ascension : Maria Bethania

Aucune construction apparente ne semble structurer le tournage de Pierre Barouh, si ce n'est la volonté de laisser les chanteuses et les musiciens donner libre cours à leur passion pour la musique, au cours de réunions chaleureuses et complices. La beauté de la musique et des paroles semble émerger naturellement, sans artifices, de la rencontre entre les musiciens, surtout entre Maria Bethania et Paulinho da Viola. Le talent de Pierre Barouh est d'avoir su capter ces moments un peu magiques où domine, pour les musiciens, le plaisir d'être ensemble et de créer la musique dont ils ont fait leur raison de vivre et leur profession.

La durée inhabituelle du film, 60 minutes, explique sans doute que *Saravah* ne soit jamais sorti en salle, même s'il a circulé hors du circuit de distribution traditionnelle. Cinquante-quatre ans après, il constitue un document exceptionnel sur la découverte d'une période historique de la musique, un témoignage sur toute une génération et les disciples qui lui succédèrent. La simplicité du rapport intime de Pierre Barouh à la musique lui permet d'atteindre une profondeur que l'on ne retrouve pas toujours dans des formats plus élaborés. Le travail de Yann Le Masson un des meilleurs chefs opérateurs de sa génération (16 mm, caméra à l'épaule) permet par sa fluidité et son aptitude à être toujours là où il faut pour nous communiquer ce qui fait le prix de ses rencontres. ■

“Saravah” de Pierre Barouh : un documentaire enchanteur sur la musique brésilienne

par Thierry Jousse



Un grand petit film, où le chanteur Pierre Barouh part à la rencontre de légendes de la musique brésilienne à Rio en 1969. Un documentaire entraînant et irrésistible.

Saravah, tourné en trois jours, à Rio, pendant l'hiver 1969, est un document historique. Son auteur est Pierre Barouh, chanteur amoureux du Brésil et surtout de sa musique qu'il a contribué à introduire en France, dès le milieu des années 1960. Jusque-là, il n'avait jamais touché au cinéma, si ce n'est comme acteur, quelque temps avant, dans *Un Homme et une femme* de Claude Lelouch.

C'est donc un film d'amateur, au sens amoureux du terme, qu'il tourne, en équipe réduite, dans les conditions du cinéma direct, en toute innocence. Pour l'occasion, Barouh a emprunté le cameraman, Yann Le Masson, et l'ingénieur du son, Jean-Claude Laureux, de Pierre Kast, présent au Brésil à ce moment-là pour tourner un autre film. Ensemble, ils vont conspirer à produire ce grand petit film qui tient du miracle.

Deux générations de la musique brésilienne

Si *Saravah* est historique, c'est d'abord parce qu'on y voit, en chair et en os et en pleine forme, quelques figures majeures de la musique brésilienne. Des anciens comme le légendaire saxophoniste et compositeur, Pixinguinha, ou le percussionniste João da Baiana. Mais aussi des modernes tels que le guitariste Baden Powell, la chanteuse Maria Bethânia, ou le rénovateur de la samba, malgré tout fidèle à la tradition, Paulinho da Viola.

Entre les deux générations, il n'y a pas de rupture mais une continuité, typique de la musique brésilienne, qu'on voit s'incarner à l'écran. C'est Baden Powell, ami personnel de Pierre Barouh, qui fait le lien entre tous ces musicien·nes qui nous gratifient de performances intimes, comme glanées au fil de ces journées qui respirent la liberté.

Un mouvement entraînant et irrésistible

Ici, la musique jaillit naturellement. On a même rarement vu un documentaire qui la fait éclore aussi instinctivement et avec autant de légèreté. La force tranquille de *Saravah* c'est de montrer des situations quotidiennes d'où naît un mouvement

irrésistible, celui de la samba et autres chansons brésiliennes. Au passage, il y est question de toute une culture afro-brésilienne, en lien étroit avec cette musique fondamentalement syncrétique. Le candomblé ou la macumba, ces formes spirituelles et autres rituels magiques issues de l'Afrique mais accommodées au Brésil, y sont également largement évoquées. Ce qui fait de Saravah un film qui tourne autour de tout un environnement brésilien, inséparable des formes artistiques qu'il a produites.



Tout au long de ce film enchanteur, qui dure seulement une heure, s'enchaînent des instants de vie et de musique aux apparences totalement spontanées. On y voit, entre autres moments de grâce, Paulinho da Viola, attablé, guitare à la main, évoquer le carnaval et le défilé des écoles de samba, avant d'enchaîner, en duo avec Maria Bethânia, quelques chansons qui coulent de source. Ou encore Baden Powell entraîné, vers la fin du film, dans une sorte de jam session qui pourrait durer des heures sans qu'on éprouve la moindre lassitude. L'histoire de la musique populaire brésilienne s'écrit ici, en direct devant nos yeux et nos oreilles charmés par tant de délicatesse et de beauté.

Saravah, *ça revient*

Rio, février 69. Le carnaval bat son plein, les plages sont brûlantes, les musiciens ressemblent à des stars de ciné et un Français enregistre tout ça. Après 55 ans de mauvais sort, le premier film de Pierre Barouh réapparaît enfin dans les salles françaises. ♦ PAR MICHAËL PATIN

D rôle de destin que celui de Saravah, film qui aura mis plus d'un demi-siècle à bénéficier d'une sortie en salles et d'un sous-titrage (la seule édition dvd disponible jusque là en est privée!) mais qui a toujours eu ses amoureux transis, renouvelés d'une génération à l'autre, et empêchant le film de disparaître complètement des mémoires. Spécificité: ce fan club tenace est composé de mélomanes bien plus que de cinéphiles. Pierre Barouh, le réalisateur de Saravah, a pourtant consacré une grande partie de sa vie à (vouloir) faire des films, laissant derrière lui une poignée de fictions hirsutes (*Ça va, ça vient* en 72, *Le divorce* en 79 avec Michel Piccoli), mais l'histoire a surtout retenu sa jolie gueule et son « chabadabada » dans *Un homme et une femme*. Les becs fins de la chanson française, du free jazz, des « musiques du monde », savent quant à eux l'importance du bonhomme en tant que fondateur du label Saravah, fabuleux havre artistique et libertaire qui, au tournant des seventies, réunissait sous un même toit Francis Lai et Maurice Lemaître, Brigitte Fontaine et l'Art Ensemble Of Chicago. Précisons que non Saravah, le film, ne raconte pas l'histoire de Saravah, le label. En revanche, l'un

et l'autre tirent leur nom du terme afro-brésilien « saravá », psalmodié par Vinícius de Moraes (poète, diplomate, inventeur de la bossa nova) dans sa chanson Samba da Bênção, que Pierre Barouh adapta en français sous le titre Samba Saravah. Un morceau qui ouvre et clôt *Saravah*, et qui figurait déjà dans la B.O... d » *Un homme et une femme*. Tout s'éclaire.

Inter

C'est donc ce Barouh-là, défricheur et passeur des musiques du Brésil, qu'on côtoie dans ce documentaire - où plutôt ce document. Mis en boîte en trois jours à Rio en février 69, avec une équipe commando piquée sur place à Pierre Kast (dont son excellent chef opérateur Yann Le Masson), le film se présente, humblement, comme une série de rencontres et de chansons jouées sur le vif, entre bars de plages et studios enfumés (ça fume, sans cesse, dans toutes les positions). Le casting, qui fait presque office de mise en scène, se révèle peu à peu idéal pour raconter l'époque, donnant à voir le passage de témoin entre les géants d'hier (Pixinguinha et João da Baiana, papys raffinés de la Música Popular Brasileira) et les nouvelles idoles (Baden Powell, l'ami intello, Maria Bethânia, la

fusée tropicaliste). On peut aussi (enfin) pêcher, dans le courant des discussions, quelques notions culturelles importantes, comme les origines séditieuses du carnaval de Rio ou la différence entre candomblé et macumba. L'essentiel restant, bien sûr, les images de cette musique triste qui rend heureux ceux qui la jouent (plus elle est triste, plus la joie est grande), et qui trouve sa plus parfaite expression cinématographique dans le visage de Bethânia - le temps d'une séquence, la caméra ne semble plus vouloir filmer rien d'autre, ne plus servir à rien qu'à la regarder chanter. Ce que voyaient Barouh et qu'on découvre aujourd'hui en 4K restaurée, c'est qu'en 1969, à Rio, les musiciens étaient plus beaux que les plus beaux des acteurs. Saravah, c'est de la musique, mais c'est aussi du cinéma. ♦

SARAVAH _____
De Pierre Barouh
(1969????) • En
salle le 10 juillet



« Saravah » : un documentaire par le plus brésilien des Français

Par Sophie Grassin



C'est un film court tourné en trois jours par Pierre Barouh, « Le plus brésilien des Français », créateur d'un label mythique, parolier émérite (« La bicyclette », « Les ronds dans l'eau ») et interprète de « Samba Saravah », l'adaptation de la « Samba de Bençao » de Vinicius de Moraes popularisée par « Un homme et une femme » de Claude Lelouch. En 1969, ce passeur zen, qui se décrit comme un promeneur, se rend au Brésil, alors sous le joug de la dictature militaire ; « emprunte » le chef opérateur Yves Le Masson au documentariste Pierre Kast, en panne sur un projet ; et part à la rencontre des vieux de la vieille de la musique carioca et de leurs disciples. Dans une rue baptisée de son nom, le vétéran Pixinguinha, race des seigneurs et chaussures bicolores, chante en s'accompagnant d'une assiette et d'un couteau. Baden Powell, beau gosse aux lunettes cerclées de noir, évoque l'essence du candomblé (où la musique locale puise ses racines africaines) et ravive l'histoire des écoles de samba : « Il y a vingt ans, les marginaux qui défilaient se faisaient tabasser par la police. »

Mais au didactisme, « Saravah » préfère la captation, le grain du 16 mm, l'explosion de couleurs, bref, la liberté. Dans un restaurant de la plage d'Itapu, en face de la baie de Rio, Maria Bethania, sœur de Caetano Veloso -sourire éclatant, chien fou- reprend, à la demande de Barouh, torse nu, cigare au bec, des titres comme « Nada de Novo » ou « Andaluzia », avec à la guitare Paulino Da Viola. D'autres convives se joignent à leurs voix : douceur, fluidité, sensualité : la samba vient de l'âme. Pierre Barouh enregistre ensuite des répétitions d'où jaillit surtout l'immense plaisir de jouer ensemble. Peu montré pendant toutes ces années hormis dans quelques festivals, ce film qui exalte la saudade tout en plongeant dans l'incubateur d'une génération est aujourd'hui culte. Il se clôt avec « Samba Saravah » acte de foi interprété en portugais par Baden Powell et susurré avec une nonchalance craquante par Pierre Barouh en français : « J'en connais que la chanson incommode/D'autres pour qui ce n'est rien qu'une mode/Moi je l'aime et j'ai parcouru le monde/En cherchant ses racines vagabondes/Aujourd'hui, pour trouver les plus profondes/C'est la samba chanson qu'il faut chanter. »

Saravah

Sous ce titre, tiré de la salutation utilisée dans une religion sud-américaine, Pierre Barouh (1934-2016) célébrait, dans un bref documentaire tourné en 1969, son amour du Brésil, de la samba et de ses héros – le guitariste et compositeur Baden Powell ou la chanteuse Maria Bethânia, qu'il montre dans la splendeur de leur jeunesse.

« Saravah », c'est aussi le titre de la célèbre samba adaptée en français par Barouh dans « Un homme et une femme » (1966), de Claude Lelouch, et c'est, enfin, le nom du label musical qu'il a fondé. Ce film, improvisé en trois jours à Rio et enfin exhumé, est d'une étonnante fraîcheur. – **D. F.**

Saravah

de Pierre Barouh

France, 1969. Documentaire. 1h.

Sortie le 10 juillet.

C'est au-delà de la scie chabadabadesque qui aujourd'hui encore cache la forêt de son éclectisme qu'il convient d'évaluer le talent de Pierre Barouh (1934-2016). Un autre de ses titres présents dans la BO d'*Un homme et une femme* s'avère d'ailleurs musicalement plus palpitant : « Samba Saravah », adaptation de « Samba da Bênção » de son ami Baden Powell, maître de la bossa-nova, est bien le morceau fétiche du passeur français qui nomma d'après lui son mythique label discographique – Saravah, qui accompagna Brigitte Fontaine, Jacques Higelin, David McNeil ou Naná Vasconcelos – ainsi que son premier film, où il le chante accompagné par le compositeur lui-même. Tourné à l'arrache en trois jours pour profiter de la brève disponibilité d'une micro-équipe française à Rio, et jusqu'ici montré, sans être exploité en



Saravah de Pierre Barouh.

salles, dans une version approximativement synchronisée et non sous-titrée, le documentaire aujourd'hui ressuscité est un témoignage intime et irremplaçable sur l'effervescence musicale du Brésil de 1969. Reléguant hors champ la dictature et ses sévices pour créer à chaque séquence un nouvel espace de liberté où sont évoquées d'emblée les racines africaines de la musique brésilienne, Barouh, cornaqué par un Baden Powell qui ne quitte jamais sa guitare, met en scène sa rencontre avec deux générations de musiciens. Côté légendes, le compositeur et saxophoniste Pixinguinha est filmé dans la rue qui porte son nom tandis que João da Baiana chante « Yaô » en s'accompagnant d'une assiette et d'un couteau. En regard de ce minimalisme feutré, une jeune génération représentée par Maria Bethânia et Paulinho da Viola s'empare ensuite du cadre. Saisis en fin de banquet, au bout d'une table ou en répétition (comme Baden Powell lui-même), la chanteuse et le guitariste, à l'aube de leur célébrité, apprivoisent d'instinct la caméra portée de Yann Le Masson. S'il privilégie les plans longs, le montage fait de nécessité vertu en décidant à l'occasion de décorrélérer son et image. Le retour final de « Samba Saravah », chanté par le cinéaste, apparaît dès lors comme un générique apaisé et idéal.

Thierry Méranger

SARAVAH

SORTIE LE 10 JUILLET

Tourné en 1969, devenu culte car introuvable et adoré par ses rares spectateurs, le documentaire *Saravah* sort enfin en copie restaurée. Une précieuse archive musicale réalisée par Pierre Barouh, grand producteur et musicien français.

Il a composé le fameux « chabadabada » d'*Un homme et une femme*, traduit en français une samba emblématique de Vinícius de Moraes, créé le label et le studio Saravah, où viendront enregistrer notamment Brigitte Fontaine et Jacques Higelin. Dans *Saravah*, le film, Pierre Barouh se promène fin 1960 avec son ami compositeur Baden Powell à

Rio de Janeiro, à la rencontre des pères de la samba et de leurs disciples, afin de témoigner de la vitalité de la culture carioca sous l'étau de la dictature militaire. Tourné en un superbe 16 mm au grain aussi soyeux que le son envoûtant des chansons brésiliennes, son documentaire nous plonge dans les jams de ces musiciens incontournables, comme si nous étions cachés dans les coulisses. Une dérive de choix, à la fois filmée à l'arrache (Barouh débaucha en dernière minute les techniciens du documentariste Pierre Kast et tourna en trois jours) et tout en douceur, record avec ces rythmes mélancoliques. À l'instar des mots du musicien-cinéaste en introduction: « *Moi, qui suis peut-être le Français le plus brésilien de France, j'aimerais vous parler de mon amour de la samba comme un amoureux qui, n'osant pas parler à celle qu'il aime, en parlerait à tous ceux qu'il rencontre.* » Une confession collective réussie.



Saravah de Pierre Barouh, Arizona (1h), sortie le 10 juillet



XANAÉ BOVE

Saravah de Pierre Barouh en version restaurée sur grand écran

Le cœur de Fip bat la samba pour la sortie le 10 juillet en version restaurée de « Saravah » de Pierre Barouh.

Hiver 1969. Pierre Barouh retrouve son ami Baden Powell à Rio de Janeiro. Ensemble, ils se promènent dans la baie à la rencontre des pères de la samba, João da Baiana, Pixinguinha, et de leurs disciples, Maria Bethânia, Paulinho da Viola, afin de témoigner de la vitalité de la culture carioca sous l'étau de la dictature militaire. Ce document unique, véritable manifeste de la musique populaire brésilienne, est le premier long métrage réalisé par le poète, chanteur et producteur Pierre Barouh, trois ans après le succès international de sa chanson Samba Saravah, version française du Samba da Bênção de Vinicius de Moraes et Baden Powell.

Sorti en 1969, « Saravah » n'est pas un film didactique sur l'histoire de la musique du Brésil, mais un film historique où toutes les stars brésiliennes en devenir sont abordées avec simplicité par Pierre Barouh. Et c'est parce que Pierre Barouh n'est pas un cinéaste mais l'acteur témoin de cette rencontre entre l'ancien et le nouveau monde que son film nous touche tant.

« Saravah » revient sur les grands écrans en copie restaurée le 10 juillet prochain, distribué par Arizona Distribution... et avec Fip évidemment !

[ÉCOUTER L'ÉMISSION ICI](#)



Saravah (1969) de Pierre Barouh : pas de « samba sans tristesse »...

Par Anne Schneider

En ces temps de rigidité et de raidissement communautariste, ressort un très salubre documentaire de Pierre Barouh, *Saravah* (1969), qui chante la possibilité d'un métissage aussi heureux que réussi.

« S'il est une samba sans tristesse, c'est un vin qui ne donne pas l'ivresse »... Telles sont les paroles de la Samba Saravah, de Vinicius de Moraes et Baden Powell, qui ouvre le film, à la fois mythique et confidentiel, tourné à Rio de Janeiro par Pierre Barouh (19 février 1934, Levallois-Perret – 28 décembre 2016, Paris) dans l'hiver 1969 et bénéficiant aujourd'hui d'une nouvelle sortie après restauration. Creusant le sillon, mais ici sous forme documentaire, de la sombre et lumineuse réalisation de Marcel Camus, *Orfeu Negro* (1959), sortie dix ans plus tôt, l'écrivain-musicien-acteur-réalisateur et baroudeur, épisodique mari d'Anouk Aimée de 1966 à 1969, contourne rapidement la joie pailletée du Carnaval de Rio pour s'enfoncer dans le dédale autrement fascinant des racines africaines de la samba. Univers marqué par la mélancolie et la perte, comme l'illustre déjà le chant phare d'*Orfeu Negro*, l'envoûtant *A felicidade de Tom Jobim* et du même Vinicius de Moraes : « Tristeza não tem fim / Felicidade sim ».



Tourné en quelques jours, grâce à l'équipe technique (Yann Le Masson à l'image, Jean-Claude Leaux au son) qui se trouvait initialement sur place pour un film du réalisateur et ami de Pierre Barouh, Pierre Kast, *Saravah* (parole de salutation et de protection africaine qui correspondrait à la traduction du mot hébraïque « barouh ») offre une déambulation poétique et charmée d'un maître de la samba à l'autre, guidée et commentée par l'ami de toujours, le chanteur et guitariste virtuose Baden Powell (6 août 1937, Rio de Janeiro – 26 septembre 2000, Rio de Janeiro). On passe ainsi des anciens – le saxophoniste et compositeur Pixinguinha (23 avril 1897, Rio de Janeiro – 17 février 1973, Rio de Janeiro), d'abord lors d'un libre entretien dans un café puis dans l'exercice de sa grande virtuosité instrumentale, le chanteur João da Baiana (17 mai 1887, Rio de Janeiro – 12 janvier 1974, Rio de Janeiro), déjà très âgé mais impeccable dans son costume colonial de lin blanc et les pieds animés par des rythmes africains immémoriaux, s'accompagnant imperturbablement d'un couteau frotté contre le rebord d'une assiette – aux plus jeunes et encore promis à un bel avenir : la fascinante Maria Bethânia (18 juin 1946, Bahia –) et sa belle voix légèrement rocailleuse, son plaisir extrême, communicatif et partant en rire, dans la pratique du chant ; Paulinho da Viola (12 novembre 1942, Rio de Janeiro –), au chant souple, serpentin, et fondateur de l'école de samba Portela. Les entretiens se mêlent au chant, l'un débouchant toujours sur l'autre et lui donnant étroitement la main, en une ronde inlassable et fascinante.